



HAL
open science

Le monde selon Gary ou la vie d'un survivaliste américain

Sébastien Y. Roux

► **To cite this version:**

Sébastien Y. Roux. Le monde selon Gary ou la vie d'un survivaliste américain. Claudia Senik (dir.), Sociétés en danger. Menaces et peurs, perceptions et réactions, La Découverte – Fondation pour les Sciences Sociales, Paris, 2021., 2021. halshs-03232185

HAL Id: halshs-03232185

<https://shs.hal.science/halshs-03232185>

Submitted on 21 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ROUX Sébastien, « Le monde selon Gary, ou la vie d'un survivaliste américain », in SENIK Claudia (dir.), *Sociétés en danger. Menaces, peurs, perceptions, savoirs, réactions, résiliences*, La Découverte – Fondation pour les Sciences Sociales, Paris, 2021.

Sébastien ROUX
Chargé de recherche au Cnrs
LISST (UMR 5193)

Le monde selon Gary ou la vie d'un survivaliste américain

par Sébastien Roux

Les mouvements dits « survivalistes » connaissent un succès sans précédent dans les pays occidentaux. Les sciences sociales connaissent peu ces nouvelles mobilisations, longtemps moquées pour leur catastrophisme et leurs propos radicaux. Pourtant, la perception diffuse de nouveaux dangers les rend de plus en plus attractifs : ces groupes se développent et les activités qu'ils organisent attirent un nombre croissant de curieux inquiets du monde qui s'annonce.

Au début de l'année 2020, j'ai initié une enquête ethnographique sur des *preppers* [survivalistes] étatsuniens, en commençant à intégrer des groupes situés à Phoenix et Tucson – les deux principales agglomérations de l'État d'Arizona. J'ai consacré mes premières semaines à fréquenter des espaces de formation, d'entraide et de conseils pour négocier une place d'observation sociologique au sein de cet univers conservateur, marqué par la méfiance et la suspicion. Malheureusement la crise du coronavirus a éclaté, m'obligeant à interrompre ce travail. Alors même que se déroulait un épisode inespéré de « rupture de normalité » – pour lequel les enquêtés se préparaient depuis années, voire des décennies – les contraintes sanitaires, sécuritaires, juridiques et pratiques m'ont forcé à quitter l'espace choisi. D'autres séjours sont

prévus pour prolonger et compléter ces observations, mais ces premiers moments passés (pour partie prolongés à distance *via* les réseaux sociaux ou autres forums numériques) permettent déjà de proposer quelques éléments d'analyse sur le monde survivaliste et ses logiques.

Ce chapitre propose d'abord une brève généalogie du survivalisme aux États-Unis, et rappelle le sens politique que revêt aujourd'hui l'adhésion aux valeurs promues par la préparation. Je présente ensuite le portrait de Gary¹ – un jeune *prepper* de 25 ans qui m'a reçu chez lui, dans la banlieue de Phoenix. Gary a accepté un entretien enregistré, durant lequel il m'a décrit ses pratiques, ses croyances et les raisons pour lesquelles il s'est investi dans la préparation. Certes, comme tout portrait, le cas choisi est toujours singulier (Fassin, 2008 ; Passeron & Revel, 2005), et je ne prétends pas que Gary ne représente, n'incarne ni ne résume à lui seul la diversité et la complexité du monde *prepper*. Mais ces mots permettent d'appréhender un peu l'univers dans lequel il évolue depuis des années, éclairant le sens de son expérience et de son engagement. À travers son portrait et son discours, le survivalisme se révèle ainsi, moins qu'un ensemble rationnel de techniques ou de connaissances, une véritable utopie conservatrice qui fait de la peur et des inquiétudes un projet politique contemporain.

Généalogie d'une anticipation

Le survivalisme (de l'anglais *survivalism*) est né aux États-Unis dans les années 1960, durant les premières années de la Guerre froide. Des individus ou des communautés développent des techniques de protection et des stratégies innovantes. Craignant avant tout la possibilité d'un accident ou d'une guerre nucléaire, ils encouragent la construction de bunkers privés, réforment l'éducation des enfants ou plaident pour la constitution de réserves à domicile – posant les premiers jalons techniques, matériels et discursifs de la « préparation ». À ces débuts, cette pratique est encouragée voire promue par certaines congrégations religieuses – dont *l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours* (aussi appelée « Église mormone ») (Mitchell, 2001). Cette influence chrétienne se traduit par la promotion d'initiatives collectives et partagées, centrées autour de la famille et valorisant la constitution de

¹ Le prénom a été modifié, ainsi que toute information potentiellement identifiante.

communautés rurales. Elle s'accompagne d'une réflexion sur le partage, l'entraide et la division du travail, encourageant la constitution d'unités domestiques autonomes et auto-suffisantes.

Progressivement, le mouvement s'enracine et se développe en s'adossant à une presse spécialisée au succès croissant. Le mouvement s'ajuste aux peurs du moment, les angoisses nucléaires initiales laissant place à d'autres possibles apocalyptiques. Dans les années 1970, la violence des chocs pétroliers et les difficultés que rencontrent les États-Unis face au bloc soviétique suscitent des alertes récurrentes quant à la possibilité d'un effondrement économique. Dans les années 1980, le sursaut reaganien effraie ; on cherche davantage à se prémunir face aux dangers du renouveau militariste que la nouvelle administration déploie face à une URSS affaiblie. Dans les années 1990, c'est l'élection d'un président démocrate qui suscite de vives réactions, principalement face aux limitations du port d'arme qu'il souhaite imposer. Dans les années 2000, ce sont les épidémies de gripes zoonotiques qui inquiètent – notamment les virus du Nil occidental et de la fièvre porcine. Plus récemment, les crises écologique et climatique avivent de nouvelles angoisses, nourrissant la croyance quant à la possibilité d'un effondrement systémique induit par la destruction des milieux.

Leurs motivations sont plurielles et évolutives, mais les *preppers* se sont unis autour d'un faisceau de savoirs et de techniques, adossé à un imaginaire guerrier. Fortement influencés par le monde militaire, ils se familiarisent avec des savoir-faire importés des professionnels de l'urgence et de l'intervention : constitution et gestion des stocks de vivres et d'énergie, plans de défense et d'évacuation, formation de groupes d'entraide, maîtrise des armes à feu, techniques de pêche, de chasse ou de braconnage, connaissance des milieux, aguerrissement, etc.

Pour affronter ce qu'ils nomment TEOTWAWKI – The End Of The World As We Know It [*La fin du monde tel que nous le connaissons*] – les *preppers* multiplient les scénarii et les stratégies de réaction. Pour affronter un éventail de situations le plus large possible différentes temporalités sont envisagées, chacune avec leurs nécessités supposées. Face aux catastrophes soudaines, certains prévoient masques à gaz, système de purification de l'air, citernes enterrées, abris blindés ; contre la possibilité d'un effondrement économique ou d'une crise lente, d'autres stockent diverses

variétés de graines, apprennent l'apiculture ou se forment à la communication radio ; d'autres enfin, pour résister aux événements temporaires – comme, par exemple, une interruption massive de l'approvisionnement électrique – préparent des plans d'évacuation et organisent soigneusement leurs sacs d'évacuation. Si le futur est une peur, le meilleur moyen de l'affronter c'est de s'y préparer. Le chaos, l'apocalypse, l'hiver nucléaire ou le délitement de la société américaine ne laisseront pas leur chance aux corps et aux esprits faibles ou paresseux. À eux d'anticiper, disent-ils ; c'est une question de « survie ».

Racines réactionnaires

Le monde de la préparation est un univers caractérisé par la prégnance d'une pensée ultra-conservatrice voire réactionnaire. Dès les années 1960, Kurt Saxon – un activiste de l'ultra-droite américaine, ancien membre du Parti Nazi Américain (ANP) et de groupuscules « anti-communistes » – défend la préparation comme une solution à la dépravation morale ». Il se présente comme l'inventeur du terme « survivalisme », dont il exalte la connotation darwinienne : le monde à venir sera réservé à celles et ceux (mais surtout ceux) qui résistent à la mollesse, la dégénérescence ou la déliquescence qu'induirait le confort moderne. Dès les années 1970 d'ailleurs, le projet éducatif de protection civile que promeuvent les communautés religieuses se voit progressivement remplacé par l'exaltation de la *preparedness* [préparation] comme réforme morale et politique. Le jour de la fin [*doomsday*], s'il est redouté, devient aussi le jour du jugement – l'opportunité attendue qui verra l'avènement d'un temps nouveau, débarrassé des faiblesses et des aveuglements d'un libéralisme décadent.

Cette proximité du survivalisme avec les courants conservateurs radicaux trouve sa source dans la réunion de deux dynamiques intriquées. D'abord, la préparation attire des individus se réclamant du libertarisme, un courant de théorie politique influant en Amérique du Nord qui voit dans l'État et les institutions publiques une menace à la liberté individuelle (Caré, 2010). Si, dans sa version théorique, le libertarisme est un mouvement divers et complexe, la grande majorité de ceux qui s'en réclament en défendent une vision simplifiée : la promotion radicale de « la liberté » face aux

entraves qu'induirait toute forme de réglementation publique. Et les libertariens de défendre un projet politique caractérisé par le laissez-faire économique, la promotion d'un État minimal et une interprétation extensive des droits individuels, intégrant un droit constitutionnel à l'auto-défense et au port d'arme. Les mouvements libertariens et survivalistes, sans qu'ils ne se superposent, entretiennent ainsi des liens étroits. Au fil des ans, constituer des unités locales et/ou familiales auto-suffisantes, armées et autogérées est apparu progressivement comme la mise en pratique d'une utopie politique – adossée à la création d'unités guéries de leur « dépendance » supposée « au gouvernement » et « libérées » des contraintes et des régulations qu'il impose.

Ensuite, le succès du survivalisme parmi les groupes ultra-conservateurs, voire les milices paramilitaires (Coates, 1987), résulte aussi d'une lecture raciste de la société américaine. Si les catastrophes naturelles, le réchauffement climatique ou les tremblements de terre détruiront, certes, sans distinction (de genre, de race ou de classe), ceux qui s'inquiètent des menaces politiques intègrent quasi systématiquement une interprétation raciale du danger. Ainsi, par exemple, certains *preppers* disent redouter les bouleversements qu'induirait « l'invasion » des États-Unis par les migrants latino-américains. D'autres s'arment pour une guerre raciale à venir avec la communauté afro-américaine, et n'en finissent pas de se lamenter sur la perte supposée du pouvoir blanc face à la pression politique et démographique des minorités. D'autres, enfin, se réjouissent d'une « fierté blanche » pour partie restaurée par l'élection de Donald Trump, et réactivent et diffusent slogans et images racistes d'anciens groupes sécessionnistes.

Ainsi, le monde de la préparation n'est pas qu'un monde blanc ; il est aussi un monde poreux aux factions et aux discours suprémacistes qu'il inspire en retour. D'ailleurs, lorsque la pratique survivaliste a commencé à s'étendre au-delà des frontières étatsuniennes dans les années 1990 et 2000, la plupart des groupes participant à son importation et à sa diffusion dans les pays occidentaux se caractérisaient par leur proximité forte avec l'ultra-droite raciste et nationaliste. Que ce soit en France, au Royaume-Uni, en Suède ou en Afrique du Sud, le survivalisme a d'abord séduit au sein de communautés blanches soucieuses de se « préparer » aux menaces raciales qu'elles percevaient comme attentatoires à leur sécurité (et à leurs

privilèges). Aujourd'hui, le danger auquel les survivalistes se préparent est toujours, pour partie, une question de couleur.

Enfin, l'histoire du mouvement et les valeurs qu'il promeut se traduisent sans surprise par un univers patriarcal où les hommes ont la responsabilité des activités essentielles (défense, évacuation, réaction, etc.), et où les femmes sont cantonnées aux activités domestiques de moindre importance. Certes, aux États-Unis, quelques figures féminines sont désormais connues mais elles tendent à reproduire une vision complémentariste des rôles de genre qui les spécialise dans la cuisine, le soin ou l'hygiène². Quelques groupes, souvent réunis sous le terme « *Liberal Preppers* », cherchent à contrecarrer cette logique inégalitaire – et proposent aussi des espaces « inclusifs » qui se veulent antisexistes, ouverts à la diversité des orientations et identités sexuelles, et antiracistes³. Pour autant, ces initiatives demeurent très minoritaires ; la préparation reste majoritairement pensée et pratiquée par des hommes blancs, chrétiens, hétérosexuels et conservateurs qui la promeuvent pour voir triompher une masculinité et une blancheur régénérées.

Faire commerce de la peur

Comme les *preppers* le rappellent à l'envi sur les principaux forums de la communauté « *When SHTF, YOYO* » : « *When the Shit Hit The Fan, You're On Your Own* » [Quand ça part en vrille, tu ne peux compter que sur toi-même]. Pourtant, s'ils valorisent l'autonomie et l'indépendance, ils sont nombreux à se réunir, échanger, discuter ou se former ensemble – faisant de la préparation une activité à la fois individuelle et collective. On trouve ainsi aux États-Unis des magazines comme *Prepper*, *Survival Guide* ou *Survivalist*, dont les numéros déclinent les situations et les réponses à y apporter (« comment survivre à la crise d'Ebola ? », « comment survivre à l'hiver ? », « 15 000 têtes nucléaires dans le monde... Sommes-nous en sécurité ? », etc.). Certains blogs ou chaînes Youtube spécialisés dépassent aujourd'hui plusieurs

² Voir par exemple le blog thesurvivalmom.com, les conseils cosmétiques que « Survivor Jane » diffuse sur *Youtube* ou les recommandations médicales de « Nurse Amy » sur le réseau *Preppernet* (sous la supervision bienveillante de « Dr. Bones », un homme).

³ On peut notamment renvoyer aux groupes Facebook *Liberal Prepping and Homesteading Survival* ou *The Liberal Prepper* où les participant·e·s évoquent constamment des difficultés qu'ils ou elles rencontrent dans leur quotidien survivaliste vis-à-vis des pratiques et valeurs majoritaires dans la préparation.

centaines de milliers d'abonnés, comme *MySelfReliance* (1,7 millions), *SensiblePrepper* (660 000) ou *ThePatriotNurse* (385 000). Des « écoles de survie » se sont montées où se monnaient chèrement des stages de préparation souvent encadrés par d'anciens militaires. *Sigma 3 Survival* par exemple, l'une des formations les plus réputées, propose des stages allant de « l'introduction aux techniques de survie » à « l'entraînement tactique aux techniques d'évasion en zone urbaine ». De nombreux camps ou salons *preppers* s'organisent désormais sur tout le territoire américain ; parmi les plus attendus : *PrepperCamp* à Saluda (Caroline du Nord) ou *Self Reliance Expo* dans le Colorado.

Après une explosion des nouvelles manifestations ou publications au début des années 2010, l'engouement pour la préparation semble toutefois s'atténuer aux États-Unis, contrairement à d'autres pays où elle s'est exportée. Quelques manifestations d'importance n'ont pas été renouvelées (comme le salon *PrepperCon*) ; les publications sont moins diversifiées ; les blogs ou sites spécialisés semblent se concentrer. Si elle reste difficile à mesurer, la dynamique fait consensus : le marché de la survie ralentit. Pour certains, les médias auraient donné une forte visibilité à la *preparedness* depuis une dizaine d'années, à travers la production de fictions comme *The Walking Dead* ou d'émissions de télé-réalité telles que *Doomsday Preppers*. Mais le public, un temps fasciné, serait désormais lassé. Pour d'autres, les raisons sont plus politiques : l'élection de Barack Obama en 2008 aurait avivé les craintes de certains groupes radicaux qui se seraient rués sur les armes et les techniques de survie pour se préparer à l'affrontement. L'élection de Donald Trump, paradoxalement, aurait atténué l'attractivité du survivalisme en apaisant les peurs conservatrices. Pourtant, et même s'il connaît un ralentissement, le monde de la préparation reste un marché attractif. D'après un article du géographe Bradley Garrett paru récemment dans *The Atlantic* plus de 3,7 millions d'Américains s'auto-identifiaient comme survivalistes en 2013⁴, environ 20 % des Américains achèteraient chaque année du matériel de survie et le marché de la préparation serait aujourd'hui estimé à plusieurs milliards de dollars⁵.

⁴ GARRETT B., « We Should All Be Preppers », *The Atlantic*, 3/05/2020.

⁵ La distinction entre le matériel de camping et de survie restant toutefois difficile à établir sur un certain nombre de produits (couteaux, réchauds, sacs, nourriture, etc.), ces estimations doivent être reçues avec prudence.

La vie de Gary

En février 2020, j'ai interviewé Gary. Nous nous sommes rencontrés grâce à une connaissance commune qui suivait avec lui une initiation à la permaculture. Gary habite dans un condominium de Gilbert, l'une des villes adjacentes à Phoenix qui font de la capitale de l'Arizona la cinquième agglomération la plus peuplée des États-Unis – et l'une des plus étendues. Gary me reçoit pieds-nus, en short et en T-shirt. Il m'offre un verre d'eau dès mon arrivée et m'invite à le rejoindre au salon, où je rencontre son épouse et leur fille, âgée de deux mois seulement.

Depuis deux ans, le couple vit dans un trois pièces, simple et dépouillé. Ils ne « sont pas riches mais ils s'en sortent », m'explique Gary. Le jeune homme travaillait jusqu'à peu comme vendeur dans un magasin d'une chaîne de matériel *outdoor*. Son épouse, Laura, est coiffeuse. Deux semaines après la naissance de sa fille, Gary a quitté son travail pour se concentrer sur un projet de reconversion professionnelle. Il veut lancer des formations et des guides de survie en ligne, complétés par des cycles de conférences et des stages pratiques. Il m'avoue rapidement qu'il a accepté cet entretien dans l'espoir que je lui assure une certaine publicité ou, vu que je n'ai eu de cesse de lui rappeler les règles d'anonymat qui m'empêchent de mentionner sa véritable identité, d'évoquer *a minima* sa compétence auprès des personnes intéressées. Dans la galaxie *prepper*, Gary se dit davantage attiré par le *bushcraft* – les techniques artisanales en forêt – et la *wilderness* – la connaissance de la nature et des techniques de survie en autonomie. Certes, il suit et participe à des activités plus directement labellisées comme survivalistes, mais il défend, selon ses dires, une « approche plus réaliste » de la préparation, moins centrée sur la réaction à des événements catastrophiques que sur l'acquisition de compétences variées (bivouac, chasse, tannage, métallurgie, etc.)

Durant plus d'une heure, Gary me détaille son parcours et ses connaissances. J'anticipais au début de ma recherche des difficultés à échanger et à discuter ; mon accent, mon nom, ma nationalité, ma profession sont autant de signes qui, systématiquement, marquent la distance et la séparation avec les enquêtés. Mais Gary a traité mon extériorité et ma différence avec patience et gentillesse. Face à un « Européen » qu'il supposait peu familier des États-Unis, de leur histoire et de leurs

institutions, il a pris le temps d'explicitier des termes, de préciser des valeurs ou de mettre en mots des ressentis dans une démarche pédagogique qu'une proximité plus importante aurait peut-être rendue inutile. Comme sociologue, ces explications ont été pour moi d'une grande richesse : ils m'ont permis de saisir avec une plus grande acuité les valeurs qui l'animent. Le long portrait qui suit cherche à rendre au mieux la dynamique de nos échanges et la place centrale que le jeune homme accorde dans sa vie à la préparation.

Into the Wild ?

Gary a commencé à s'investir dans la survie en 2013. Alors âgé de 17 ans, il se met à fréquenter des sites internet conspirationnistes. « Oh, précise-t-il, je suis un adulte aujourd'hui et je n'y crois plus vraiment ; mais j'étais jeune à l'époque, et ça me semblait important ». Il s'intéresse surtout à la théorie des Illuminati, cette société secrète qui gouvernerait le monde. Il m'explique : « Moi, comme Américain, je ne veux pas des riches ou des élites qui viendraient prendre le contrôle. Nous, on est un peuple qui aime la liberté. Je lisais tout le temps des choses sur eux [les Illuminati], ça m'obsédait. » Aujourd'hui, Gary dit avoir « dépassé » ces peurs adolescentes, mais il admet continuer à fréquenter régulièrement certains sites internet ; il fait « peu confiance » aux médias traditionnels et aime lire les forums numériques.

Sur l'un des sites qu'il fréquente à l'époque il rencontre Joey, un garçon de son âge qui vit dans le Tennessee. Après plusieurs mois à discuter et à échanger, mais sans jamais s'être rencontrés, les deux hommes se donnent rendez-vous en Idaho pour tenter l'aventure d'une vie « hors du monde » [*off-grid*]. Gary sourit en repensant à cette époque. « On était jeunes et un peu stupides, m'explique-t-il, mais on voulait vivre autre chose que la *rat race* » – littéralement « la course des rats », cette métaphore qu'il emploie pour caractériser la compétition vaine du monde moderne. Gary et Joey arrivent en Idaho en hiver, au nord de la ville de Stanley, dans une zone montagneuse et venteuse à laquelle leurs rêves et leur enfance dans le sud des États-Unis ne les ont pas préparés. Pendant 6 mois, ils dorment entre une cabane construite de leurs mains et un camping-car abandonné, pêchent, chassent et assurent à l'occasion quelques travaux manuels au noir qui leur permettent d'acheter le minimum

vital. « Là-bas, j'ai tué mon premier cerf, j'ai mangé mes premiers écureuils. J'ai appris le froid et l'humidité. Le vrai froid. Un froid horrible, constant. Moi je ne suis jamais allé à l'université, mais j'ai appris en Idaho plus que tu n'en sauras jamais. »

De son expérience en forêt, il retient aussi le désenchantement. « J'avais une vision très fantasmée de la nature. Je pensais que je pourrai vivre comme un ermite et être heureux... Il y a des nuits, c'était un véritable cauchemar. Je ne veux plus revivre ça. La nature, c'est bien, mais il faut en revenir. Pas y vivre tout le temps. Et puis, tu t'ennuies tellement... Qu'est-ce que je me suis ennuyé... » De ce moment, Gary dit aussi avoir tiré une « forme d'amour plus réaliste pour la nature ». Il envisage aujourd'hui moins la forêt comme une échappatoire où il pourrait s'inventer « une vie loin du monde qu'[il] déteste » qu' un lieu à fréquenter de temps à autre, pour le plaisir. « Désormais, dit-il, je connais le nom des oiseaux, celui des plantes et leurs propriétés, je sais reconnaître ce qu' on peut manger, allumer un feu, randonner, être dans des endroits super beaux. Aujourd'hui, j' aime la nature pour toujours mais de manière réaliste. »

Suite à cette première tentative, Gary retourne vivre dans les marais au nord de Beaumont (Texas) où il a passé son enfance. Il y retrouve ses parents et sa grand-mère qui l'a éduqué. Très vite pourtant, il s'ennuie à nouveau. Il retourne fréquemment dans les bois mais il a envie d'autre chose. Il se rend avec un ami en Géorgie et en Floride pour quelques semaines, et se laisse convaincre de suivre un stage de préparation en Arkansas. Il y rencontre Terry, un Arizonien de 10 ans son aîné. Les deux hommes sympathisent et Terry lui propose de le rejoindre à Phoenix. « Pourquoi pas, dit Gary, après tout je voulais mon indépendance, et je ne voulais pas retourner chez mes parents. J'ai décidé de le suivre ». Il s' installe en Arizona en 2016.

Une préparation politique

Gary se dit explicitement conservateur et républicain. Il se pense un « vrai Américain », éloigné d'un « socialisme européen » liberticide. Pourtant, et à plusieurs reprises, Gary me prévient qu'il « ne connaît pas grand'chose à la politique américaine ». Il craint sûrement mon jugement ou se méfie des interprétations que je pourrai formuler. Mais, au fil de l'entretien, sa langue se délie et ses réserves

s'amenuisent. Les minutes passant et la confiance s'instaurant, il me précise comment il se situe vis-à-vis des autres survivalistes qu'il peut fréquenter. « Moi, je suis contre un “gouvernement fort” [*Big Government*]. Je n'aime pas les réglementations... L'Amérique, c'est la liberté. J'ai le droit de “former milice”⁶, de me rassembler devant les capitales [des États] et de protester, le droit à la liberté de la presse, etc. Ici, on peut faire tout ce qu'on veut... et ça c'est bien, c'est vraiment bien ». Gary m'interpelle : « en France, vous n'avez pas ces droits-là, j'imagine. Et vous devez avoir peur de dire du mal de votre dirigeant... J'imagine que c'est nouveau pour toi la liberté, ici. Vous êtes socialistes en Europe, vous ne pouvez pas dire ce que vous voulez ». Je lui explique que nous avons des libertés individuelles équivalentes, sauf celle de former milice. Gary semble dubitatif, et ajoute – à raison : « Oui, si tu veux, mais vous ne pouvez pas avoir d'armes comme ici. Ça compte. En Amérique, on est des “combattants de la liberté” [*Freedom fighters*]. Parmi les *preppers* il y en a beaucoup comme moi qui craignent un gouvernement tyrannique : trop de réglementations, trop de taxes. »

Pourtant Gary ne vote pas. Ou, tout du moins, il n'a pas voté jusqu' à présent. Il en est gêné... mais, m'explique-t-il, en 2016, il n'y avait pas d'enjeu pour lui. Il était alors enregistré au Texas, un « État rouge » [*Red State*] acquis au Parti Républicain. Cette fois-ci, en Arizona, il craint le vote des « *Big Cities* » [Phoenix et Tucson] ; il ne faudrait pas que l'État bascule un peu plus dans l'escarcelle démocrate et trahisse son histoire républicaine. L'État, ajoute-t-il, a déjà élu une sénatrice démocrate bisexuelle⁷... « Quand tu vois, ajoute-t-il, que des gars comme Bernie Sanders veulent devenir président. Il plaît aux gens des villes, aux étudiants... Et il dit qu'il est socialiste. Socialiste ! Je n'avais jamais entendu d'Américains se dire socialistes avant. Tu aurais dit ça, on t'aurait pendu ! [*Rires*] En Amérique, on n'est pas socialistes ! On

⁶ Gary fait ici explicitement référence au Deuxième Amendement de la Constitution des États-Unis selon lequel : « Une milice bien organisée étant nécessaire à la sécurité d'un État libre, le droit du peuple de détenir et de porter des armes ne doit pas être transgressé. »

⁷ En 2019, l'Arizona a élu la démocrate Kyrsten Sinema – première femme à représenter l'État, et première personne ouvertement bisexuelle à siéger au Sénat fédéral. Les craintes de Gary se sont confirmées : en novembre 2020, Mark Kelly bat la Républicaine Martha McSally aux élections sénatoriales et l'Arizona envoie deux sénateurs démocrates à Washington pour la première fois depuis 1953.

est allé au Vietnam pour tuer les communistes ! On déteste le socialisme, on déteste le communisme, on pense que c'est méprisable [*despicable*] ».

Au moment de notre rencontre, en février 2020, les chances de Bernie Sanders d'obtenir l'investiture du Parti Démocrate à l'élection présidentielle restaient élevées. Échauffé par sa tirade contre le sénateur du Vermont, Gary poursuit : « [Bernie Sanders] se dit "socialiste démocrate". OK, je ne suis pas sûr qu'il soit marxiste. Mais ces choses n'arrivent pas en une nuit. On ne va pas devenir un pays marxiste en une nuit. Mais ça peut arriver doucement, au fil des ans... Ce qui importe, pour moi, c'est qu'on ne devienne pas un État fort, que les impôts soient limités, que je puisse me défendre et acheter mes armes. En plus, comme je suis chrétien, je dirai que l'avortement c'est important, la liberté de... enfin, de le rendre illégal. Mais quand même, le socialisme... non, mais le socialisme... »

Et Dieu pourvoira

La religion occupe une place centrale dans la vie de Gary. Il appartient à l'église baptiste, qu'il est heureux de décrire « comme une église aux principes chrétiens orthodoxes ». Pour lui, piété et américanité se confondent : « Notre nation a été fondée sur des principes chrétiens. La plupart de nos lois sont basées sur la Bible ; Dieu est dans notre constitution ; même sur les billets de banque tu peux lire "One Nation Under God"... Alors, oui on a fait des trucs horribles [*wicked*], comme l'esclavage et des choses comme ça, mais on a aussi vraiment connu le succès comme nation. »

Gary pense que l'Amérique chancelle aujourd'hui. Mais c'est d'abord une conséquence de son dévoiement moral. « Un ami à [lui] a lu une théorie dans un livre », dont il est convaincu qu'elle est l'explication la plus logique à la « disparition des civilisations ». « Toutes, précise-t-il, Rome, et puis... Je ne sais pas... Les autres... Toutes, quoi, elles ont disparu pour la même raison. Et tu sais ce que c'était ? La promiscuité sexuelle [*promiscuity*]. C'est ça qui a marqué le début de la chute. Tu connais ce mot ? C'est quand l'adultère devient la norme, que l'homosexualité devient la norme et que l'on détruit la famille. Quand il devient socialement acceptable pour un homme de tromper sa femme. C'est ça qui marque le déclin des civilisations. Et ça ne prend que trois générations. » Avec un air sincèrement désolé, Gary ajoute : « Pour

nous, ça a commencé dans les années 1960 avec le mouvement de l'amour libre et les hippies. C'est là qu'il est devenu socialement acceptable d'avoir des partenaires multiples, que les drogues sont devenues *mainstream*. C'est ça qui détruit les civilisations. »

Pour lui, la bible est le texte qui doit guider la préparation et, paradoxalement, c'est son respect littéral qui le sépare de ceux qu'il appelle les « radicaux », puisque les évangiles doivent guider sa générosité : « moi je suis un chrétien. Je crois qu'il faut aider les autres ». D'ailleurs, il tient à me préciser qu'il n'a pas constitué de stocks très avancés dans son appartement, même s'il admet qu'il « devrai[t] avoir un peu plus de nourriture et d'eau ». Il en a le projet, mais il n'a pas encore constitué les réserves nécessaires – sûrement par « procrastination », admet-il piteusement. Pour autant, s'il peut mieux faire, il n'entend pas accumuler outre mesure. Il n'est pas un « stockeur » [*hoarder*]. Contrairement à la plupart des *preppers*, il pense qu'il est vain de constituer des réserves et d'apprendre à les défendre par les armes. « Oh, attention, précise-t-il, si je crois en l'aide, je ne crois pas qu'il faille pour autant permettre le vol. Je suis pour l'auto-défense. Et pour tirer sur les voleurs. La bible est très claire là-dessus : abattre un homme qui te vole ce n'est pas un meurtre ». « Mais la bible, ajoute-t-il, t'enseigne aussi qu'il faut aider tes voisins. Pas qu'il faut accumuler. Mon idée, c'est qu'il faut préparer les gens à autre chose qu'à la constitution d'un stock d'un mois ; il faut leur apprendre à changer leurs vies. »

À ce moment de notre échange, Gary adopte un ton et une scansion différente. Son rythme s'accélère légèrement, le vocabulaire qu'il emploie se rapproche des écritures et son phrasé prend des tournures évangéliques. « Et nous, Américains, nous aurons les infrastructures. Nous ne craignons plus les catastrophes, car nous aurons dans des réservoirs de l'eau en quantité ; et nous aurons un jardin qui produira de la nourriture ; et nous aurons des arbres qui produiront des fruits ; et nous aurons des poulets qui... » Gary s'interrompt et se reprend. « Enfin, tu vois. C'est comme ça qu'il faudrait faire : apprendre à être auto-suffisants. »

Pour Gary et son épouse, la religion fonctionne aussi comme un espace de socialisation au sein duquel le couple trouve des pairs avec qui partager valeurs et mode de vie. D'ailleurs, Gary fréquente *via* son église des amis dont il apprécie

grandement l'organisation domestique qu'il me décrit comme le modèle « auquel il aimerait parvenir ». « Il y a trois familles à 10 minutes d'ici, qui vivent dans le même pâté de maison. Le premier couple a 9 enfants ; le second, 7 ; et le troisième, 6... enfin je crois, ou quelque chose comme ça. Et bien ils vivent ensemble. Oh, précise Gary, ce n'est pas une commune ou des hippies ! Rien à voir. Eux c'est des individus... qui partagent... Ils se répartissent les tâches – du genre, une mère fait à manger pour tout le monde un soir, et puis après c'est une autre ; ils dînent tous ensemble ; les enfants sont scolarisés à la maison ; les parents leur donnent des cours à tour de rôle ; quand quelqu'un est malade, ils s'en occupent... Ça rend la vie plus facile, plus drôle, t'as toujours quelqu'un à qui parler ; c'est comme une grande et belle famille. »

Inspirés par ce modèle, Gary et son épouse réfléchissent avec de « très bons amis de leur église » à acheter « un peu de terre hors de la ville ». « J'aurai aimé m'installer au Texas, me dit Gary, mais après tout, c'est ici que ma femme a sa famille et que nous avons nos amis ». « L'idée, poursuit-il, ce serait de ne pas trop tarder à acheter pour commencer à planter des arbres – le temps qu'ils poussent. Et puis faire les aménagements nécessaires : installer les citernes, construire les bâtiments pour les animaux, commencer à travailler la terre. Et puis, dans quelques années enfin, si tout va bien, s'installer. »

Places et ennemis

Après une heure d'échanges sur sa vie et son parcours, Gary commence à s'impatienter. Il insiste pour que nous allions voir son « bureau » où il rédige ses « documents » pour les cours en ligne qu'il aimerait dispenser. Je le suis dans la chambre voisine et je découvre avec surprise une table préparée à mon attention.



Des armes, des livres et des ustensiles sont soigneusement présentés. Gary me les décrit successivement. Il m'explique avec force détails les avantages et les inconvénients de ses boomerangs, couteaux et revolvers. Ce sont eux, dit-il, qui « pourront [lui] sauver la vie un jour ». La gravité du discours tranche avec la simplicité du matériel présenté. Les armes en bois sont des bâtons rudimentaires ; les couteaux soigneusement protégés sont élimés ; les livres sont usés et ont certainement été récupérés dans des librairies à bas coûts ; les « outils décisifs » s'apparentent juste à un matériel de camping bon marché. Sous son revolver, une liasse de feuillets qu'il me tend. Dans un anglais truffé de fautes d'orthographe et de syntaxe, le brouillon des cours que Gary espère un jour dispenser. Là encore, le savoir est basique. Je feuillète des pages consacrés au feu et ne lit que des évidences sur les avantages relatifs des allumettes et du briquet. Soucieux de ne pas blesser Gary, je l'écoute en silence. Il se tourne ensuite vers une bibliothèque ; elle comporte une quarantaine d'ouvrages qu'il me présente tour à tour. Les volumes sont écornés, les pages jaunies et les couvertures fatiguées mais Gary manipule ses livres avec soin et respect. La première moitié traite de survie – principalement en milieu désertique : où trouver de l'eau ? Comment se nourrir de cactus ? Quelles techniques favoriser pour affronter la chaleur ? La seconde

recoupe des encyclopédies de la nature, ou des manuels pour identifier la faune et la flore sauvage.

Dans cette chambre, à ses côtés, je saisis un peu plus le sens de l'engagement de Gary dans la préparation – et les engouements successifs dont il m'a témoigné : son adhésion adolescente à des théories complotistes alambiquées, sa fascination pour la nature sauvage et sa capacité de révélation supposée, ou sa piété nouvelle et ses fantasmes de communauté religieuse. Gary n'est pas doté. Il a évoqué dans notre entretien une enfance difficile et une scolarité heurtée, que confirment ses difficultés d'expression écrite. Il croit en l'Amérique et adhère sans réserve aux valeurs dont il pense qu'elles lui sont exclusives : la liberté, la religion, la propriété, le travail, la famille ou le capitalisme. Pourtant, il n'en n'est pas récompensé – contrairement aux « libéraux », aux « socialistes », aux « hippies », aux « immigrés » et à tous ceux qui jouiraient à tort des largesses du « trop d'État ». Mais pour Gary, s'il vit une existence déclassée, s'il peine à payer son loyer, s'il n'a pas pu aller à l'université, ce n'est pas parce que les principes au fondement « de la plus belle Nation » dysfonctionnent. Au contraire, c'est parce que le rêve a été dévoyé que les États-Unis n'accordent plus la place et la reconnaissance qu'ils méritent à ceux qui se comportent, pourtant, en « vrais » Américains. Gary se vit, pour reprendre l'expression de la sociologue américaine Arlie R. Hochschild, comme un « étranger dans son propre pays » (Hochschild, 2016).

La justice et la fin

Alors le jeune homme se cultive, se prépare et s'astreint à une existence « lucide » sur les fragilités de ce « système qui ne pourra pas tenir ». La catastrophe, l'effondrement ou le pourrissement viendront – et ce ne sera que justice ; la civilisation dévoyée aura le châtimeur qu'elle mérite. En attendant, Gary agit : en apprenant la permaculture, en cherchant à valoriser ses savoirs, en planifiant une future communauté et une place fortifiée... On comprend ainsi différemment pourquoi il dit qu'il n'a « plus peur » : il fait de la menace et du danger une chance pour affermir sa place et trouver une position – faisant de son ressentiment et de son déclassement une opportunité de changement.

Ainsi, la préparation n'est jamais cette réponse mécanique et rationnelle qui s'imposerait face aux menaces du monde (contrairement aux discours que portent sur leur pratique la plupart des survivalistes). Elle est plutôt, comme pour Gary, un moyen de trouver dans l'agir une forme de résistance à la dépossession, une modalité de réaffirmation du pouvoir sur sa vie. Ces résistances ne sont ni anodines, ni inoffensives. Comme discours, elles valorisent et défendent des projets politiques racistes, sexistes, violents et discriminants. Comme actions, elles promeuvent souvent des techniques guerrières, empruntent à une idéologie suprémaciste ou s'inspirent d'une vision patriarcale de la société. Pour autant, et paradoxalement, la préparation est aussi pour beaucoup une attente de justice et de réparation – formulée dans les termes correspondant à leurs positions.

Rencontrer Gary et saisir un peu de son monde rappellent ainsi que la menace n'est jamais une réalité objective. Elle est plutôt le produit d'un sentiment de fragilité et de vulnérabilité variant en fonction de la place que l'on occupe et de la perception que l'on en a. Elle est aussi liée aux jugements qui entourent les attentes liées aux places occupées. En effet, si Gary est peu doté, de nombreux survivalistes jouissent de privilèges plus importants dans la société américaine. Hommes pour la plupart, blancs, souvent issus de la classe moyenne, ils bénéficient de positions relativement favorisées. Pourtant, ils ne pensent pas tirer de leur position un pouvoir suffisant. Leur privilège ne les rétribue pas suffisamment, pensent-ils. En faisant du futur un temps de dégradation, de catastrophe voire d'annihilation, ils dessinent alors les contours d'une utopie conservatrice qui fait de l'apocalypse un temps meilleur. Leur « monde d'après », qu'ils espèrent et attendent peut-être davantage qu'ils ne le craignent, sera aussi celui où leurs valeurs, leurs compétences ou leurs savoirs seront reconnus à leur « juste » place. Et le monde de la préparation de montrer que la menace et le danger, s'ils sont des peurs, sont aussi pour certains la possibilité et une opportunité : celui qui fait de la fin, moins qu'une conclusion, le temps d'une restauration.

BIBLIOGRAPHIE

BURGALASSI M., « L'impossible vérité. Repenser les *Fake News* à partir du terrain

- survivaliste », *Études de communication*, vol. 53, n° 2, 2019, p. 121–135.
- CARE S., *Les libertariens aux États-Unis. Sociologie d'un mouvement asocial*, PUR, Rennes, 2010.
- COATES J., *Armed and Dangerous : The Rise of the Survivalist Right*, Hill & Wang, New York, 1987.
- FASSIN D. *et al.*, « Life & Times of Magda A: Telling a Story of Violence in South Africa », *Current Anthropology*, vol. 49, n° 2, 2008, p. 225-246.
- HOCHSCHILD A. R., *Strangers in their Own Land : Anger and Mourning on the American Right*, The New Press, New York, 2016.
- MITCHELL R., *Dancing at Armageddon : Survivalism and Chaos in Modern Times*, University of Chicago Press, Chicago, 2001.
- PASSERON J.-C., REVEL J. (dir.), *Penser par cas*, EHESS, Paris 2005.